Du mauvais usage de l'évolutionnisme

Jean-Pierre Digard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/39>

DOI : 10.4000/etudesrurales.39

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 231-234

Référence électronique

Jean-Pierre Digard, « Du mauvais usage de l'évolutionnisme », *Études rurales* [En ligne], 157-158 | 2001, mis en ligne le 13 décembre 2016, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/39> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.39>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Du mauvais usage de l'évolutionnisme

Jean-Pierre Digard

- 1 Ambitieuse ? Périlleuse ? Géniale ? Folle ? On ne sait pas trop comment, dans un premier temps, qualifier la synthèse publiée par Jared Diamond en 1997 aux États-Unis, où elle fit grand bruit, et qui vient d'être traduite en français¹, synthèse à côté de laquelle celle d'un Jack Goody, par exemple, fait figure de monographie de village – synthèse, en tout cas, comme seul un spécialiste extérieur au domaine considéré peut oser en tenter. L'auteur, en effet, est un biologiste, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de l'Université de Californie à Los Angeles et spécialiste de l'évolution des oiseaux. La question à laquelle il entreprend de répondre dans son livre est rien moins que celle-ci : pourquoi l'humanité ne s'est-elle pas développée au même rythme sur tous les continents ? De cette inégalité de développement entre les continents, en quoi il voit la « configuration [*pattern*] la plus large de l'histoire » (p. 21), Diamond donne l'explication suivante : « L'histoire a suivi des cours différents pour les différents peuples en raison de différences de milieux, non pas de différences biologiques entre les peuples. » (P. 22) Soulagé, par le dernier terme de la proposition, d'avoir échappé au pire, le lecteur attend presque avec sérénité de se voir asséner quelque déterminisme à la Marvin Harris. Mais c'est plutôt au darwinisme social – ce qui ne vaut guère mieux ! – que s'apparente la thèse de Diamond. Voilà brossé à grands traits le paysage théorique dans lequel l'ouvrage se situe. Entrons maintenant dans le détail de son argumentation.
- 2 Le livre est organisé en quatre parties. Dans la première, intitulée « De l'Éden à Cajamarca », Diamond procède à un survol de l'évolution humaine, depuis les primates (- 7 millions d'années) jusqu'à ce qu'il appelle « le grand bond » (vers - 50000) qui a été marqué à la fois par l'émergence d'*Homo sapiens* et – une engeance n'arrivant jamais seule – par le début des inégalités entre les continents, notamment avec la disparition de la mégafaune vers - 40000, qui aurait privé les indigènes australiens et néo-guinéens d'animaux à domestiquer (chapitre I). Diamond observe ensuite comment le milieu insulaire océanien d'une part, les milieux continentaux eurasiatique et américain

d'autre part, conduisirent à la formation, tantôt de tribus de chasseurs-cueilleurs, tantôt de sociétés d'agriculteurs-éleveurs, qui donnèrent naissance à des États, voire à des empires. Pourquoi, se demande-t-il par exemple, les Maoris de Nouvelle-Zélande n'ont-ils fait qu'une bouchée des Morioris des îles Chatham ? Parce que les premiers, ayant débarqué sur une île propice à l'agriculture, sont devenus des cultivateurs organisés et belliqueux, tandis que les seconds, qui avaient peuplé une île froide mais poissonneuse, sont demeurés des chasseurs-cueilleurs sans défense (chapitre II). De même, s'interroge encore l'auteur, pourquoi les cent soixante-huit hommes de Pizarro sont-ils venus à bout, presque sans coup férir, de l'Inca Atahualpa et de ses nombreux soldats ? Parce que les conquistadors étaient des privilégiés, descendants de sociétés qui avaient pu domestiquer des chevaux, fabriquer des armes, découvrir l'écriture, acquérir des connaissances sur le monde, l'explorer, etc. (chapitres III et IV).

- 3 Consacrée, justement, à « L'essor et l'extension de la production alimentaire », la deuxième partie du livre s'efforce de comprendre pourquoi cette production a pu être développée par certaines sociétés alors qu'elle ne l'était pas par d'autres. Diamond procède à plusieurs constats : la production alimentaire est apparue d'abord « sur des terres apparemment assez marginales » (p. 93) – sans que l'on sache ce que l'Irak et l'Iran de l'époque avaient de « marginal » – et seulement bien plus tard sur les terres pourtant plus fertiles d'Europe occidentale (chapitre V) ; « les premiers cultivateurs de chaque continent [...] n'ont pu choisir l'agriculture en connaissance de cause, faute de fermiers à observer dans le paysage » (p. 109) : il n'y aurait donc pas eu invention mais découverte fortuite de l'agriculture et de l'élevage (chap. VI). Cherchant ensuite à saisir pourquoi cette découverte a eu lieu en certains endroits et pas en d'autres, Diamond explique qu'il se trouvait dans les foyers de domestication un plus grand nombre d'espèces végétales (chapitres VII et VIII) et animales (chapitre IX) susceptibles de se prêter à la domestication que dans les autres régions. Il poursuit en montrant comment, à partir d'un nombre pourtant restreint de centres de domestication, la diffusion de la production alimentaire a été plus rapide en Eurasie, continent orienté est-ouest, que dans ceux orientés nord-sud, comme l'Afrique ou l'Amérique : dans le premier, en effet, cette diffusion a pu suivre une même bande longitudinale, caractérisée par des conditions climatiques et naturelles à peu près constantes, alors que dans les autres, où elle devait se déplacer dans le sens de la latitude, elle se heurtait tantôt à des massifs de forêt équatoriale, tantôt à des déserts tropicaux, tantôt enfin à des zones froides périarctiques (chapitre X).
- 4 La troisième partie précise les « chaînes de causalité » qui ont conduit « Des vivres aux fusils, aux germes et à l'acier ». Le développement des germes pathogènes est lié à l'essor de la production alimentaire. Ces derniers étaient donc plus développés en Eurasie qu'en Amérique par exemple ; corollairement, les peuples indigènes d'Amérique se sont montrés plus vulnérables que les Européens aux épidémies (chapitre XI). Par ailleurs, grâce à la domestication animale et végétale, les paysans ont pu dégager des excédents alimentaires, ce qui a permis aux sociétés agropastorales d'entretenir des savants et des artisans spécialisés, lesquels, au lieu de passer leur temps à se procurer des vivres, pouvaient se consacrer entièrement à élaborer des connaissances et des instruments de communication, comme l'écriture (chapitre XII), ainsi que des techniques de production et de transport (chapitre XIII). À ce propos, Diamond souligne avec raison que « beaucoup d'inventions, voire la plupart, ont été le fait de gens mus par la curiosité ou la passion du bricolage, en l'absence de toute nécessité. [...] L'invention est donc la mère de la nécessité, plutôt que l'inverse »

(p. 247). Une dernière chaîne de causalité conduit « De l'égalitarisme à la kleptocratie » (chapitre XIV).

- 5 Diamond entend par là que l'essor de populations denses et sédentaires productrices de vivres s'est accompagné de l'instauration de chefs, de rois et de bureaucrates, et que ceux-ci ont joué un rôle essentiel dans le gouvernement des peuples et l'administration de vastes territoires, mais aussi dans la constitution d'armées permanentes, l'envoi de flottes en exploration et l'organisation de guerres de conquête (chapitre XIV).
- 6 La quatrième et dernière partie invite à un « Tour du monde en cinq chapitres » qui reprend grosso modo les analyses précédentes en les regroupant par ensembles continentaux : l'Australie et la Nouvelle-Guinée (chapitre XV), l'Asie insulaire (chapitre XVI), les îles du Pacifique (chapitre XVII), la « collision » entre Européens et indigènes d'Amérique (chapitre XVIII), l'Afrique subsaharienne (chapitre XIX). Cette ultime partie n'apporte donc rien de vraiment nouveau, sinon une impression de rabâchage, lassante à la longue. Quant à l'épilogue intitulé en toute modestie, « De l'avenir de l'histoire humaine considérée comme une science », il n'y a pas grand-chose à en dire, sauf à suggérer au biologiste de commencer par balayer devant sa porte avant de prétendre administrer des leçons de méthode aux historiens.
- 7 Diamond est en effet très loin d'offrir lui-même les garanties scientifiques qu'il exige des autres. Il lui aurait fallu être un personnage hors du commun pour embrasser l'ensemble des connaissances indispensables à une entreprise de cette ampleur. Or il faut se rendre à l'évidence : non seulement il ne maîtrise pas les sources qu'il utilise, mais il ne connaît pas la moitié de celles qui lui auraient été nécessaires – Bottéro, Bernot, Cauvin, Godelier, Goody, Haudricourt, Lattimore, Leroi-Gourhan, Lewis Mumford et tant d'autres – pour s'éviter le ridicule d'écrire doctement n'importe quoi et de redécouvrir à tout bout de champ l'Amérique. Tout lecteur « académique » peut du reste en faire l'expérience : il suffit de se baisser pour glaner, chacun dans sa spécialité, de pleines brassées d'approximations, de raccourcis réducteurs, de généralisations abusives et même d'erreurs flagrantes, qui, en s'accumulant, jettent le doute sur tout le reste.
- 8 On découvre ainsi que la grande spécialité de Diamond est le raisonnement construit à partir d'attendus faux. L'un des exemples les plus criants se trouve dans le chapitre XIX où une grande partie de l'argumentation est fondée sur l'affirmation selon laquelle « les Pygmées sont les seuls [groupes établis en Afrique] à ne pas posséder de langues distinctes » (p. 398) !
- 9 Plus largement – c'est là l'essentiel de la trame de son ouvrage –, Diamond martèle un truisme – des chasseurs-cueilleurs peu nombreux ne sauraient résister à des colons munis d'armes à feu et transportant des germes épidémiques mortels – tout en se trompant sur la question première qui est de savoir pourquoi les uns sont restés des chasseurs-cueilleurs et les autres sont devenus des agropasteurs. On se souvient que, pour Diamond, la domestication s'est produite là où il se trouvait des espèces « domesticables ». À l'appui de cette thèse, il compare le cheval, espèce domestiquée eurasiatique bien connue, et le zèbre, dont il fait le prototype de la faune non domesticable d'Afrique. Comparer un animal déjà domestiqué depuis cinq millénaires à un autre, qui n'a jamais fait l'objet que de quelques rares et récentes tentatives, est évidemment absurde, tout comme est absurde de comparer le bœuf charolais, à la place de l'aurochs, au buffle d'Afrique. La question à se poser pour expliquer les destins différents de ces espèces n'est pas : quelles sont leurs qualités intrinsèques

respectives ? Mais plutôt : qu'est-ce qui a fait que les Eurasiens du néolithique étaient prêts à domestiquer des animaux, chevaux et autres, et que les Africains ne l'étaient pas, malgré (ou à cause de) l'extraordinaire richesse de leur faune ? Rappelons à cet égard que l'éléphant d'Afrique a été domestiqué par les Belges au Congo, l'élan du Cap, le buffle et l'autruche par les colons néerlandais de l'Afrique australe...

- 10 La vérité est que, sans doute à force de ne considérer que des ensembles continentaux, Diamond a fini par totalement perdre de vue les facteurs humains internes aux sociétés concrètes et aux territoires vécus. Son raisonnement, douteux quant à la méthode, apparaît en effet symptomatique de ce qui peut être considéré, en définitive, comme le défaut principal de son livre sur le fond, défaut après tout rédhitoire : de cette vaste fresque sur l'histoire humaine, les hommes sont absents ! Ou, plus exactement, l'image qui en ressort est celle de pauvres créatures sans initiative et sans volonté, ballottées au gré des vents et des courants, pour qui les contraintes du milieu naturel et du climat décident de tout impérativement, même de leurs progrès techniques et de leurs formes d'organisation sociale, des êtres qui empruntent plus qu'ils n'inventent, si toutefois ils ont la chance de se trouver au bon moment sur un axe de diffusion favorable. Mais bienheureux sont ceux à qui cette chance aura été donnée car tout le reste leur arrivera ensuite, comme en cascade : domestication, artisanat, écriture, connaissances, voyages, conquêtes, empire. Produits involontaires de cet inéluctable pattern, les uns deviendront des conquérants avides et sanguinaires, tandis que les autres resteront voués au sort de proies sans défense...
- 11 Bref, il n'y a pas grand-chose à tirer de cette énième tentative d'application mécanique à l'espèce humaine de schémas inspirés de l'histoire naturelle. Du moins peut-on s'interroger sur les motifs intellectuels ou idéologiques, éminemment suspects, de son succès outre-Atlantique. Est-ce un effet du hasard si c'est précisément aux États-Unis, l'un des rares pays où des lobbys religieux parviennent encore, au nom du dogme créationniste, à faire interdire l'enseignement de l'évolution des espèces dans de nombreuses écoles, que les excès et les dérives d'un certain évolutionnisme soulèvent le plus d'enthousiasme ? Le livre de Diamond ne doit-il pas aussi une partie de son succès, en Amérique et ailleurs, au fait qu'il remplace à bon compte un déterminisme de mauvaise réputation, génétique et raciste, par un autre, écologique (écologiste ?), en vérité tout aussi fruste, mais politiquement moins incorrect ?

NOTES

1. . J. Diamond, *De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire* [éd. originale : *Guns, germs, and steel. The fates of human societies*, New York, W.W. Norton, 1997], traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat. Paris, Gallimard, 2000 (« NRF Essais »).